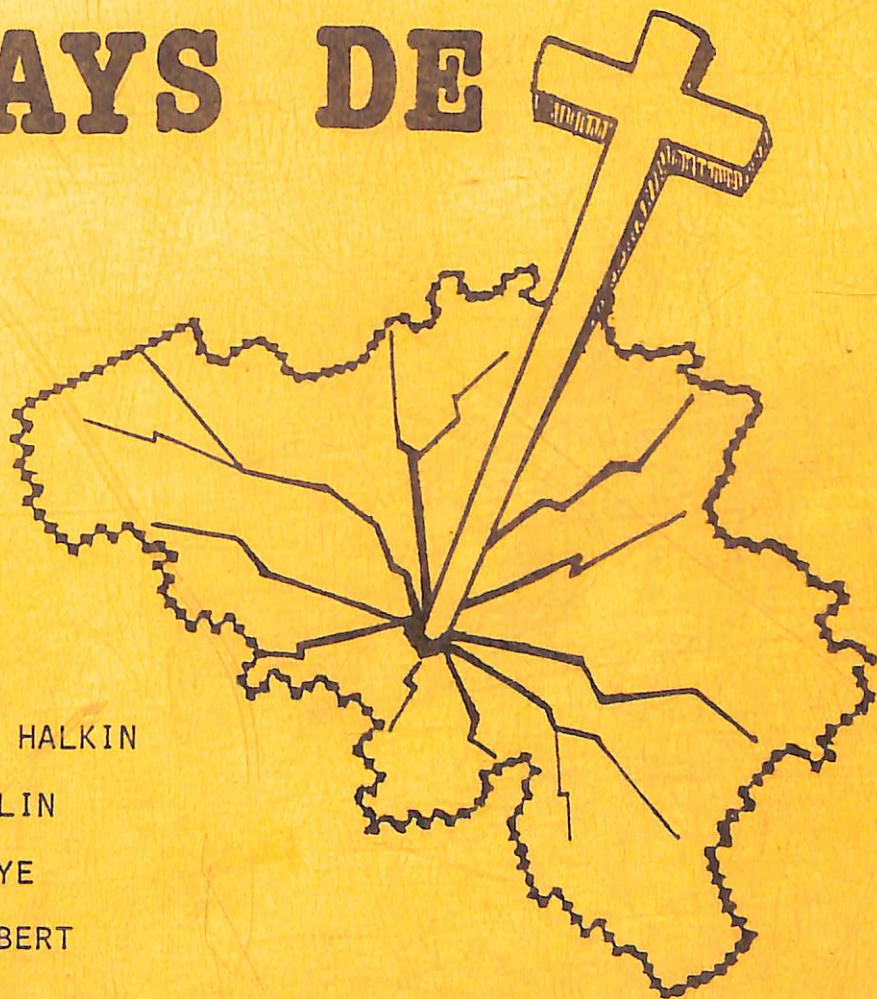


BELGIQUE, PAYS DE



L.-E. HALKIN

E. HELIN

L. VOYE

R. AUBERT

CHRETIENNE ?

CAHIERS DE L'I.S.C.P. 3

PRÊTRES ET PHILOSOPHES A LIÈGE
 AU XVIIIème SIÈCLE :
 L'HISTOIRE DONNE-T-ELLE DES LEÇONS ?

par Etienne HELIN

*Professeur émérite d'Histoire
 économique et sociale à
 l'Université de Liège*

Comment répondre à la question "Belgique, pays de chrétienté ?" quand on n'est nullement théologien, même pas historien de l'Eglise, mais confiné dans des spécialités économiques ou sociales ? Comment, de surcroît, un démographe s'occupe-t-il de prises de position doctrinales ou de psychologies individuelles, lui qui - par formation ou par déformation - idolâtre le nombre et voit le destin de l'humanité sous l'angle de populations qui croissent ou disparaissent ? A vrai dire, si je risque l'incursion sur un terrain qui ne m'est pas familier, c'est que le hasard et la nécessité m'y poussent.

Le hasard. Il y a environ 40 ans, je comptais un par un baptêmes, mariages et décès dans chacune des 33 paroisses de Liège quand, dans une des plus petites (à Saint-Georges, à peine 60 maisons), je suis tombé sur des esquisses de sermons, des notes de lectures, le brouillon d'un dialogue imaginaire (pas irénique du tout) entre un

paysan et un esprit fort. Le curé Gilles Légipont s'était servi d'un registre manifestement trop gros pour ses quelque 300 paroissiens afin d'y épancher une sainte colère. Les centaines de généalogistes qui, avant moi, avaient parcouru le volume, à l'affût d'un ancêtre, avaient sauté par dessus ce que, moi-même pressé par le temps, j'aurais considéré comme un hors-d'oeuvre.

La nécessité est autrement lancinante. Le métier d'historien n'est plus ce qu'il était (et tant mieux !). Du même coup, ceux qui enseignent l'histoire perdent la ferme assurance qu'ils puisent dans le dicton : *Historia magistra vitae*. Et si l'Histoire n'apprenait plus à vivre parce que ses leçons ne sont plus entendues par personne ? Pour ma part, je ne veux pas esquiver l'interpellation et je vous invite à prendre au pied de la lettre le précepte : "Laissez les morts enterrer leurs morts" (Matthieu, 8, 22). Une histoire repliée sur elle-même, embaumée dans sa vitrine où on la contemple sans y toucher, une telle histoire est morte. *Jam foetet...*

Mais quelles leçons attendre d'une autre histoire, qui serait vivante celle-là et apte à nourrir la réflexion de chaque génération et de chacun, tant que l'on reste trop étroitement noué à une problématique locale où n'interviennent que des personnages individuels ? L'histoire économique et sociale ne se comprend qu'à haute altitude, là où s'aperçoivent les évolutions à long terme, celles qui

embrassent trois, quatre ou cinq générations. La démographie, quant à elle, oblige à considérer populations, sous-populations, groupes, non pas figés dans leur présent, mais luttant pour se perpétuer. Pourquoi ne pas définir une sous-population par ses croyances plutôt que par son territoire ? Pourquoi ne pas suivre la genèse des réflexes conditionnés qui assurent sa défense ? Examiner la reproduction des mentalités qui s'imposent comme un moule à chaque individu né dans le groupe ?

Avant d'en arriver à ce point, plusieurs étapes vont marquer notre itinéraire.

La première sera d'inspecter le robuste bastion avancé qu'est l'Eglise de Liège après la Contre-Réforme. Comment ne pas voir son inachèvement et déjà ses lézardes ?

Ensuite, deux brefs affrontements mettent aux prises quelques membres du clergé local d'une part, les "philosophes" et leurs partisans de l'autre, c'est-à-dire un *lobby* dont les accointances échappent encore souvent.

Une troisième étape nous conduira, au-delà des considérations de personnes, à envisager non pas tant le savoir que les moyens de sa diffusion, des propagandes donc et leurs media que sont les livres et les journaux.

En fin de parcours, nous serons mieux en mesure d'apercevoir blocages et

clivages. Certains retours en arrière, certaines haines recuites donnent à penser que les "leçons de l'Histoire" sont décidément inassimilables. Ce serait aller trop vite en besogne, il n'y a pas d'épreuve qui ne soit aussi une épuration.

*
* *
*

1. Sancta Legia ecclesiae romanae filia

Il est de bon ton de sourire avec condescendance du "triomphalisme" romain, si militant au lendemain du Concile de Trente, si ostentatoire dans ses architectures, ses tableaux, sa statuaire. Qu'en est-il à Liège ? A l'actif de la Contre-Réforme, on épinglera une chasse aux abus dans les couvents et abbayes, un clergé paroissial moins ignorant grâce à la création d'un séminaire, clergé mieux tenu en main par les doyens, les archidiares, les nonces. De nouveaux ordres religieux (au premier rang desquels les Jésuites) qui multiplient collèges, hôpitaux, orphelinats. Une évangélisation moins superficielle, grâce à des livres, qui vont du modeste manuel dévot au gros in-folio érudit, en passant par des vies de saints; grâce à l'enseignement du latin (toujours langue du culte, de l'Eglise, des auteurs classiques édifiants et du monde savant); grâce à la prédication, au catéchisme, à de nouvelles confréries. Aux yeux de Rome (ou du moins des nonciatures), le princi-

pal est sauvé : le diocèse de Liège reste un bastion solide en dépit des guerres de religion aux Pays-Bas et de la suprématie militaire des Hollandais sur la Meuse moyenne à partir de 1632; en dépit du rayonnement intellectuel de l'Université de Leyde; en dépit de notre dépendance économique à l'égard d'Amsterdam et de son *hinterland*, Francfort notamment.

Toutefois, la façade de ferveur et de fidélité à Rome ne parvient pas à masquer des défauts invétérés : privilèges anachroniques, prébendes (pas si grasses qu'on l'a prétendu, mais trop nombreuses), cumuls des bénéfices. Dans une économie de pénurie, en crise d'ailleurs d'environ 1636 à environ 1746, il n'est que trop tentant pour des nobles désargentés ou pour des bourgeois chargés d'enfants, de caser dans un chapitre noble ou dans une collégiale, un cadet peut-être plus docile que brûlant de zèle. Le népotisme - comme tant de systèmes de sécurité sociale - est une arme à double tranchant. Autant il est légitime de chercher la sécurité pour soi et ses proches, autant il est difficile d'échapper aux corollaires : la paresse acquiert vite la dignité d'un droit acquis, la sinécure héréditaire devient un idéal économique.

C'est ce qui se passe à Liège au XVIIIème siècle. Les grandes familles accaparent les prébendes de tréfonciers, c'est-à-dire une bonne cinquantaine de sièges de chanoines de Saint-Lambert. A partir de là, elles détiennent les leviers de commande : offices religieux (trône épiscopal en tête puisque l'évêque est élu par et parmi les

les chanoines; évêques auxiliaires, vicaire général, prévôt, grand doyen, official, archidiacres), offices civils (Conseil Privé, Chambre des Comptes, magistratures par dizaines, commandements militaires), seigneuries, domaines en Hesbaye et maisons en ville. Ajoutons à cela le savoir et le goût : plusieurs tréfonciers se sont inscrits à l'Université, quelques-uns ont amassé les plus riches bibliothèques privées, d'autres sont musiciens ou jouent les mécènes, plusieurs voyagent et, par leur parenté ou leurs fréquentations, sont parmi les rares liégeois à être cosmopolites. Nous voilà au noeud d'un de ces paradoxes dont la société liégeoise a le secret. Les institutions liégeoises sont authentiquement démocratiques, en ce sens qu'aucun de nos princes-évêques n'a réussi dans ses velléités de devenir un monarque absolu (Joseph-Clément de Bavière, 1694-1723) ou de jouer au despote éclairé (Velbruck, 1772-1784). Mais le vécu quotidien est tissé d'innombrables inégalités : riches ignorant les pauvres; vieux, les jeunes; hommes, les femmes; citadins dominant les paysans; Liégeois chassant les étrangers; quelques savants méprisant une masse aux deux-tiers analphabète. Dans ces microcosmes oligarchiques, Avoir, Savoir et Pouvoir sont brassés par les mêmes mains.

N'est-ce pas faire la part trop belle aux interprétations échafaudées par les sociologues et, comme eux, voir les réalités plurielles à travers le prisme d'un système ? Contre l'interprétation *a posteriori*, le meilleur antidote est le témoignage des contemporains, en l'occurren-

ce, Michel-Nicolas Jolivet, jeune secrétaire du marquis de Sainte-Croix, plénipotentiaire français auprès du prince-évêque. Jolivet est à Liège depuis une dizaine de mois lorsqu'il adresse à un de ses protecteurs restés en France, une longue missive; il s'extasie sur la beauté et les ressources de notre pays mais brosse un tableau féroce de ses habitants. Ignorance et absence de curiosité, grossièreté des jeunes gens et facilité des filles; platitude des sermons, débauches à l'occasion des pèlerinages, fossé entre des dévotions ostentatoires et l'indulgence des confesseurs. L'immoralité générale - un "débordement incroyable" - est attribuée au célibat ecclésiastique. Labyrinthe que sont tribunaux et rouages de l'Etat, commerce languissant et vie en société, tout y passe et tous ces vices ont une seule origine : *le gouvernement ecclésiastique.*

"Le commerce aussi languissant, ayant pour cause la facilité de vivre à peu de frais et de n'avoir pas un besoin urgent de forts capitaux, on doit en attendre un autre effet non moins préjudiciable et plus dangereux : la mendicité. Ce défaut, qui ailleurs excite l'intérêt et la pitié, révolte ici et est dégoûtant. On devient dur en le voyant. Des êtres couverts de haillons et horribles à l'aspect, vous assaillent ici de tous les côtés. Si la charité l'emporte et que vous soyez assez malheureux pour donner à un seul, vingt ou trente sortent dans le moment de dessous le pavé, sans qu'on puisse s'apercevoir d'où ils sortent et vous persécutent. Si vous ne leur donnez pas, ils vous accablent d'invectives dans leur jargon qu'heureusement on

n'entend pas, ce qui sauve quelques coups de canne à ces impudents. Si vous voulez vous servir de l'un d'eux pour une commission (f° 33), il vous répond froidement que non, qu'il gagnera davantage à rester à sa place.

Tel est le monstre que produit le Gouvernement ecclésiastique.

Ici, on croit tout réparé en donnant quelques liards aux pauvres, ou en faisant quelque pèlerinage ou quelque neuvaine; dès lors, un tas de fainéants qui inondent la ville. Comme ils peuvent se nourrir à peu de frais, très peu leur suffit et pourvu qu'ils ayent trouvé de quoi suffire à la journée, ils sont contents".

Evidemment, Jolivet est partial : en Parisien au courant des modes, en fonctionnaire déférent, en sujet d'un puissant royaume, il parle des Liégeois anarchiques avec la condescendance d'un Blanc à l'égard des sous-développés. Il serait facile d'épingler ses contradictions. Il faut faire la part aussi d'une vieille veine anticléricale, récurrente depuis les fabliaux jusqu'au Homais de *Madame Bovary*, en passant par Rabelais et une foule de contes, plus gaillards que foncièrement pornographiques, qui circulent sous le manteau en cette seconde moitié du XVIIIème siècle. De même, lorsque Jolivet s'indigne de voir les Liégeois célébrer le Jeudi-Saint par une soulerie, lorsqu'il voit les dames faire leurs Pâques, manigancer leurs rendez-vous galants et s'enquérir des confesseurs les plus expéditifs, lorsqu'il s'indigne : "Jamais je ne goûterai quiconque joue la

religion. Je la crois sainte; je condamne ses abus", il ne fait qu'emboîter le pas à Erasme, au Pascal des *Provinciales*, au Molière du *Tartuffe*. Ce qui, sans être bien neuf, va déjà plus loin, c'est l'étonnement feint par Jolivet en promenade dans les environs de Spa; il aperçoit, dans les rochers en bordure de la route "vingt couches différentes, perpendiculairement placées et non pas horizontales". Cela lui "ferait croire à la fable des géants. Il faut au moins toute la foi possible pour s'en tenir à la Genèse et ne pas donner un démenti à l'auteur de cet ouvrage. Mais je m'arrête et je crois... ou du moins je ne dis rien".

Jolivet met le doigt sur la dérobade d'une Eglise qui ne va pas au-devant des doutes et des questions. A Liège, s'impriment des milliers de livres de piété qui propagent la dévotion à l'Ange gardien et aux saints guérisseurs (pèlerinage à Saint-Hubert) mais qui n'osent pas aborder le sens du récit de la création en six jours.

Bastion liégeois. Triomphe de l'Eglise post-tridentine. Au-delà des apparences se découvre une réalité lourde de menaces. Les protestants ont perdu leur mordant mais les philosophes ont repris à leur compte la vieille distinction entre Foi et superstition; ils s'en prennent aux Ecritures en invoquant les sciences naturelles. Croyant faire face, les catholiques prêchent, argumentent, publient, mais restent sur la défensive. Ici, pas de Benoît Labre pour évangéliser les campagnes, pas de Frères des Ecoles Chrétiennes pour in-

venter une pédagogie nouvelle. Aucun talent de grande envergure non plus. Ce n'est pas par hasard que les trois personnalités - de format fort inégal d'ailleurs - que nous avons repérées ont été tantôt mises à l'écart, tantôt désavouées par les autorités ecclésiastiques.

- Elisabeth Bailly, dont - en dépit des recherches de Mme M. Lebrun-De-wé - on ne sait presque rien sinon qu'elle finit par fonder trois maisons où orphelines et jeunes ouvrières étaient recueillies et apprenaient un métier.
- Jean-Mathieu Falla (1739-1813), dernier abbé du Val Saint-Lambert, dont la correspondance avec l'Eglise schismatique d'Utrecht vient d'être retrouvée par M. J. Deckers qui a entrepris sa biographie. Ses sympathies jansénistes le placent en marge du clergé liégeois, de même d'ailleurs que son érudition, ses relations avec les ministres et savants, son adhésion à la Révolution. Il finira comme conseiller municipal de Huy.
- Gilles Légipont (1717-1795) enfin, qui va être non le héros certes, mais le combattant obscur et acharné d'une bataille mal engagée. Ce sera la deuxième étape de notre parcours.

*

* *

2. Deux actes, un même scénario

1759 : interdiction du *Journal Encyclopédique* qui devra quitter Liège, s'installer à Bouillon où il sera publié jusqu'en 1793.

1781 : Silence imposé au jeune Bassenge, auteur d'un poème en l'honneur de l'abbé Raynal, porte-drapeau des esprits forts.

Chaque fois, Gilles Légipont dénonce l'impiété, saisit les autorités et finit par forcer la main d'un prince-évêque que l'on devine de coeur avec les philosophes. Les faits ont été cent fois relatés. Il suffira donc de camper les protagonistes, au demeurant sans grande originalité. C'est précisément parce qu'ils ne sortent guère du rang, parce que leurs réflexes sont stéréotypés, qu'ils en deviennent en quelque sorte exemplaires.

Pierre Rousseau (1716-1785) est un publiciste toulousain. Sa trouvaille consiste à exploiter le succès de *l'Encyclopédie* qui paraît depuis juin 1751 et provoque remous d'idées et potins de salons. Sous forme de *Reader's Digest*, une livraison de 140 pages sort deux fois par mois depuis janvier 1756. On y trouve de tout : extraits de livres, comptes rendus, pièces fugitives, critiques musicales ou théâtrales, actualités médicales... Ni éditorial, ni articles engageant la rédaction, mais

sous les apparences du pêle-mêle, un choix délibérément orienté. Succès immédiat, appréciation flatteuse de Voltaire. Rousseau a des appuis tant à la cour du prince-évêque qu'à Bruxelles. A Liège, il a un lecteur obscur et hostile : le curé Gilles Légipont qui, dans les pages de son registre paroissial, note à partir de 1756, tome après tome, année après année, les moindres incartades du *Journal Encyclopédique* : éloges scandaleux de *La Pucelle d'Orléans*, cet "ouvrage infernal" de Voltaire, réprouvé par l'Inquisition romaine; complicité d'impiété que de vanter Maupertuis, les *Lettres Persanes*, le Helvetius (1715-1771), auteur de *l'Esprit* (1758) dont le matérialisme vient de susciter des mouvements en sens divers dans le camp des philosophes. En même temps qu'il rédige en deux volumes sa *Vérité de la Religion avec une réfutation du Journal Encyclopédique* (...), Légipont se fait le porte-parole du synode et exhorte son évêque à sévir, tout en avertissant les théologiens de l'Université de Louvain. Amplement documentés par notre Liégeois, ceux-ci finiront (en 1759) par formuler six chefs d'accusation entraînant la condamnation du *Journal Encyclopédique*.

Légipont avait visé juste en comptant sur la protection de Marié-Thérèse, imbue de ses prérogatives impériales mais foncièrement pieuse. A Bruxelles, son ministre plénipotentiaire Philippe de Cobenzl aurait voulu attirer des journalistes à sa dévotion mais il dut laisser le dernier mot au gouverneur Charles de Lorraine, qui imposa silence à la Faculté et obligea Pierre Rousseau à se réfugier à Bouillon, alors

chef-lieu d'un minuscule duché où le *Journal* poursuivait désormais sans entrave sa lucrative carrière.

Le prince-évêque Jean-Théodore de Bavière s'adapte aux événements plus qu'il ne les provoque. Affichant sa maîtresse au milieu d'une cour joyeuse, amateur de musique et de chasse, plus bavarois que liégeois, il fait confiance aux deux comtes de Horion, gagnés aux modes parisiennes et protecteurs de Pierre Rousseau. Ceux-ci meurent coup sur coup. Le synode liégeois intervient, semble-t-il, auprès du R.P. Poot, jésuite, qui est confesseur du prince-évêque et lui aurait fait signer le mandement du 27 août 1759 interdisant le *Journal*.

1781 : deuxième acte, "L'affaire Raynal". L'abbé Thomas-Guillaume Raynal (1713-1796) n'avait d'abbé que le titre et sa célébrité lui vient du succès de scandale de son *Histoire philosophique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes* : 17 Volumes indigestes et de seconde main, dont les meilleures pages seraient de Diderot. Mais ce bréviaire de l'anticolonialisme répondait à une attente du public puisqu'il connut une trentaine d'éditions entre 1772 et 1789 malgré, ou plus probablement grâce, aux censures qui condamnaient l'*Histoire philosophique* à être publiquement brûlée. Toujours est-il qu'en 1781, Raynal, de passage dans notre pays, visite la bibliothèque du Val Saint-Lambert et est accueilli au château de Hex par Velbruck. A Spa, il est invité à la table de Joseph II en voyage incognito.

Un jeune Liégeois, Jean-Nicolas Bassenge (1758-1811) témoigne son admiration à Raynal, en une pièce de 68 vers intitulée: "*La nymphe de Spa à l'abbé Raynal*" où se succèdent invectives

"Tu vas quitter cette aimable retraite
Où loin du bruit, des fourbes, des cagots
(...)
De ses malheurs imbécile artisan
Que contre toi dans sa fureur glapisse
Des préjugés l'aveugle partisan"

et flagorneries :

"Oui, des Germains l'espérance première
Ce bon Joseph aux préjugés fatal."

Le ton est donné. *La Nymphe de Spa* souleva une tempête dans un verre d'eau : correspondance des diplomates accrédités à Liège, consolations de Raynal à Bassenge, articles dans les journaux, pièces de vers contre Bassenge.

Gilles Légipont à son tour reprend la plume et compose un dialogue imaginaire entre Paul Cadet, maladroit émule de Raynal, et Le Paysan qui démasque les ruses de la *Nymphe*. On ne mentionnerait pas ces tirades si elles n'attestaient la montée des haines. Le "brutal Raynal" "aux ongles crochus" déclenche l'apocalypse.

"Que le tonnerre de Raynal, selon l'expression de l'insensé poète (= Bassenge) gronde, que les éclairs brillent et serpentent dans les airs, que l'orage crève, le monde est perdu. Le joug de la religion, celui des puissances, seuls qu'on connoit en Europe,

feront place à l'Empire des passions (...)
 Au lieu des temples consacrés au vrai Dieu,
 Raynal, l'abominable Raynal, en élèvera d'au-
 tres sur leur ruine à l'impudique Vénus.
 La volupté, l'infâme volupté est la déesse
 qu'il adore".

Insultes et procès d'intention
 se substituent aux citations et aux argu-
 ments juridiques.

Velbruck eut bien des difficul-
 tés à empêcher le synode de condamner Bas-
 senge lequel, malgré ses protestations de
 foi religieuse, fut prié de quitter Liège
 et séjourna à Bruxelles puis à Paris, his-
 toire de se faire oublier dans sa ville
 natale.

Un récit, recueilli au siècle
 dernier par Albin Body, raconte la stupeur
 des ecclésiastiques membres du synode
 quand ils apprennent que Velbruck protège
 ouvertement Raynal et s'oppose à la saisie
 de l'*Histoire philosophique* : le grand vicai-
 re aurait pleuré en silence avant de re-
 mettre sa démission. Sentiment de trahison
 qu'éprouve le serviteur désavoué par son
 maître. Au même moment, Velbruck savait
 qu'on dénonçait son laxisme à Rome.

Dans le camp des philosophes,
 Pierre Rousseau en 1759, le jeune Bassen-
 ge en 1781 ont l'amertume d'avoir été aban-
 donnés par leurs protecteurs. Bien des an-
 nées encore s'écouleront avant que l'on
 s'aperçoive que les despotes éclairés se
 sont servi du prestige des philosophes,
 comme ils se sont servis de l'Eglise, afin

de renforcer leur autorité. Tout le monde proteste hautement de sa fidélité à la vraie religion; tout le monde subodore quelque trahison. N'est-ce pas l'endroit de se demander si le plus trahi de tous n'est pas le message évangélique auquel on ne se réfère jamais dans les controverses du XVIIIème siècle. Or le Christ a dit de lui : "Je suis la Voie, la Vérité, la Vie" (Jean, 14,6).

Quelle est cette voie où, si l'on y rencontre l'Autre (entendez : un mécréant), c'est pour lui tendre le piège des dénonciations et des procès ? Quelle est cette vérité qui consiste à défigurer l'adversaire, à lui prêter les plus noirs desseins ? Quelle est cette vie qui brandit la menace de l'enfer et qui aboutit à imposer le silence ou l'exil après une condamnation en bonne et due forme ?

Evitons un manichéisme sommaire selon lequel tous les prêtres seraient des inquisiteurs en puissance; tous les philosophes, d'innocents persécutés. On pourrait retourner le miroir et montrer des philosophes acharnés à la perte de leurs semblables et plats courtisans pour peu qu'ils se fassent remarquer d'un despote plus ou moins éclairé, piètres logiciens et bourrés de contradictions, enivrés d'une sorte de logomachie philanthropique et incapables de soulager le moindre symptôme de l'immense misère populaire.

Pourtant, à quoi bon cataloguer les peccadilles personnelles ? Le plus

grave est ailleurs. Un entraînement général conditionne réflexes et prises de position en apparence individuelles. Notre troisième étape va montrer comment, à la longue, le climat d'hostilité, l'habitude du combat finit par aveugler les protagonistes.

*

* * *

3. Progrès et propagande; progrès ou propagande ?

La réminiscence du Passé au lieu d'aiguillonner l'imagination, la stérilise par un jeu sénile alors qu'il aurait fallu "laisser les morts enterrer leurs morts". Dans sa guerre contre l'hérésie, l'Eglise romaine donne souvent l'impression d'adopter la tactique qui lui a réussi lors de la campagne précédente.

Le professeur L.-E. Halkin a montré à quel point Erasme était isolé, précisément parce qu'il préconisait un remède radical, la conversion intérieure, au moment où ses contemporains prêchaient la croisade et ont provoqué, en effet, les guerres de religion. Aujourd'hui, il s'agit d'une Eglise catholique certes plus proche de nous (deux siècles à peine), mieux dégagée de ses scories médiévales mais toujours imprégnée de méfiances inculquées au cours de la Contre-Réforme.

Aussi les prêtres adversaires des philosophes du XVIIIème siècle continuent-ils à puiser dans l'arsenal des anciennes controverses : arguments d'autorité, opinions admises, citations des écrivains classiques. Gilles Légipont invoque les Edits du prince, le verdict de ses tribunaux, rarement l'écriture. De sorte que le défenseur d'une religion révélée, en passant sous silence le mal et la faute, le pardon et le salut, subit, par mimétisme, l'attrait de cette religion naturelle dont il aperçoit bien par ailleurs le désisme inconsistant, qu'il pourfend avec des envolées de prédicateur, jamais avec la logique des faits, jamais avec le sourire ironique ou le rire libérateur qui révèle l'homme sous la machine de guerre. Il y a plus grave, tactiquement s'entend. Les apologistes catholiques se trompent de cible et croient toujours se battre en champ clos.

Gilles Légipont a enseigné la théologie au séminaire Saint-Mathieu à la Chaîne. C'est en bordure de la place aux Chevaux, en plein centre de Liège, mais à l'époque (et jusqu'il y a 40 ans d'ici) le Séminaire est retranché du monde. On n'en sort que pour des promenades, par groupes de trois ou quatre; les échos du dehors sont soigneusement filtrés. Un professeur croit pouvoir s'offrir le luxe d'être ennuyeux. Je doute que le traité de morale écrit par Légipont ait eu d'autres lecteurs que ses élèves; que ses sermons, dont quelques fragments attestent l'onction, aient été entendus par d'autres que ses paroissiens, auditeurs obligés de la

messe dominicale.

Lui-même, comme membre du synode, joue le jeu régulier : obliger les théologiens de Louvain à se prononcer, forcer le prince-évêque à intervenir, obliger Rousseau en 1759, Bassenge en 1781 à vider les lieux. Avoir gain de cause devant un tribunal, ce n'est pas réduire son adversaire au silence, encore moins convaincre le public. Légipont et, avec lui, professeurs, prédicateurs, apologistes de la religion n'ont pas compris qu'une arme nouvelle, la presse périodique, avait bouleversé la tactique. Les média traditionnels qu'avaient sous la main les prêtres, leur imposaient des longueurs d'ondes incompatibles avec celles des philosophes.

"Dans son *Journal*, Pierre Rousseau mélange destins de l'univers et poésies fugitives. Il joue de toutes les cordes du sentiment et de la raison et chaque numéro touche une multitude de lecteurs. Gilles Légipont ne se soucie pas de plaire (...) Il met en branle le grave appareil d'une Faculté de Théologie. Il requiert (comme un procureur) et le langage des initiés lui tient lieu d'éloquence".

Dans ce *Reader's Digest* avant la lettre que fut le *Journal Encyclopédique*, une mode chasse l'autre; les applaudissements qui saluent Maupertuis sont couverts par le tapage que suscite Helvetius. Les censeurs du synode, eux, évoquent irrésistiblement ce chasseur qui tirait les moineaux à coups de canon. Quand ils déclenchent le tir de barrage de leurs lourdes sanctions juridi-

ques, l'adversaire est envolé ailleurs et tient en haleine un autre public en l'amusant à autre chose.

Hier comme aujourd'hui, le harcèlement prend au dépourvu les détenteurs du pouvoir. Les détenteurs du savoir, eux, ne s'en tirent pas mieux : habitués à asséner des vérités massives du haut de leurs chaires, ils mettent du temps à saisir que la meilleure propagande se fait à demi-mots, par minuscules touches successives. Y a-t-il une conviction mieux ancrée que par la captivante complicité qui unit auteur et lecteur et leur fait percevoir la charge des allusions les plus anodines telles que "la vraie félicité", la "religion naturelle" ? Ces mécanismes de la persuasion clandestine ont complètement échappé aux apologistes catholiques du XVIIIème siècle.

Ils sont restés aveugles devant ce que l'on est tenté d'appeler la "désacralisation" du livre, ou plutôt de la lecture. Depuis l'invention de l'imprimerie, le livre ne cesse d'atteindre de nouvelles couches de lecteurs. Cette diffusion ne réussit qu'au prix d'une diversification des genres et d'une vulgarisation - au sens étymologique du mot - des savoirs. Il n'y a donc pas seulement une dilata-tion : Histoire Sainte, histoire profane, histoire naturelle. Mais simultanément aussi un glissement : traité de théologie, vie de saints, livre de prières, almanach, drapelet de pèlerinage... L'Eglise, qui a bénéficié des deux mouvements et les a encouragés, ne peut s'en arroger le monopole. *L'Encyclopédie* fut, à elle seule, un

énorme pavé dans la mare et ses *leit-motive* sont amplifiés, portés au loin par des imitations et des revues - surtout quand elles s'intitulent : *Journal Encyclopédique* - par des romans à thèse, par des gravures, des chansons. On peut exiler un philosophe qui sent le fagot, on peut brûler quelques ballots de livres saisis chez un libraire. C'est faire le succès d'un roman que de le mettre à l'Index et l'on ne fait pas taire un chansonnier.

Longtemps, l'histoire du livre s'est réduite à une affaire de listes de titres, d'éditions, d'imprimeurs. La "bibliographie matérielle" - comme on l'appelle - reste indispensable, mais elle ne suffit plus. Depuis la re-découverte de la littérature populaire, on admet qu'il n'y a pas d'histoire du livre sans histoire des goûts et des habitudes des lecteurs. Or, au XVIIIème siècle, s'accélère le passage de la lecture intensive - en profondeur, répétée, destinée à apprendre - à la lecture extensive; celle-ci est rapide, orientée vers un seul but : retrouver une information ou, tout bonnement, se distraire. Bien plus : la consommation de livres s'organise en dehors de chez soi, des bibliothèques des couvents, des classes de collège. En Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas, dans le dernier tiers du XVIIIème siècle, s'ouvrent une foule de clubs privés appelés Sociétés littéraires ou Cabinets de Lecture. Les patrons de café s'abonnent à quelques journaux et la *Gazette de Liège* publie leurs titres, en même temps que le prix du vin blanc nouveau, histoire d'appâter le client. Lire au café est beau-

coup plus populaire que fréquenter les salons de l'Emulation. Voici en quels termes, vers 1780, Sébastien Mercier, montre comment Paris donne le ton :

"On compte six à sept cents cafés : c'est le refuge ordinaire des oisifs et l'asile des indigents. Ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique. On y juge les auteurs, les pièces de théâtre (...) et les poètes qui vont débiter y font ordinairement plus de bruit ainsi que ceux qui, chassés de la carrière par les sifflets, deviennent ordinairement satiriques, car le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. (...)

Dans le plus grand nombre de cafés le bavardage est encore plus ennuyeux; il roule incessamment sur la gazette. La crédulité parisienne n'a point de bornes en ce genre." - *Tableau de Paris*, chap. 71.

A Paris et ailleurs, la lecture est devenue le ciment d'une nouvelle forme de sociabilité et Mercier montre bien que les habitués du café sont aussi des juges versatiles mais sans appel et, en cela, aussi à craindre que l'Inquisition ou la censure d'Etat.

En cette fin du XVIIIème siècle toujours, se répand un nouveau métier : celui de bouquiniste. En même temps, se multiplient les ventes aux enchères de bibliothèques privées tandis que les libraires font de la publicité en annonçant dans la *Gazette de Liège* les prix des nouveautés

qui leur arrivent en magasin. Les livres sont donc susceptibles d'acquérir une autre valeur, un prix indépendant de leur contenu. On devine qu'aucun bibliophile n'acceptera de se défaire d'un ouvrage rare sous prétexte qu'un Savonarole de paroisse en ordonnerait la destruction. La censure, en tant qu'institution, éprouve donc une double limitation. En termes économiques, parce que le livre rare est une marchandise, un moyen de thésauriser, son propriétaire le conservera précieusement au lieu de le détruire. En termes sociaux, parce que la lecture des journaux est associée à une forme de sociabilité populaire, la littérature à bon marché esquive tout contrôle et devient insaisissable.

De tels constats, du fait même qu'ils sont terre à terre et mercantiles, échappent tant aux "philosophes" qu'aux prêtres, victimes à leur insu d'une formation scolaire, c'est-à-dire théorique et littéraire. Les systèmes trop rigides, comme les pages trop bien écrites, font écran à la réalité. Dans les discours apologétiques, comme sous la plume des philosophes utopistes, on chercherait en vain le contemporain. Les philosophes dissertent du "bon sauvage". Légipont, pourtant né au village de Charneux, met en scène un paysan qui n'a pas les deux pieds sur terre. La même fuite dans l'irréel explique le mépris dans lequel un Légipont tient les métamorphoses qui font bouillonner le XVIIIème siècle : exaltation de la sensibilité individuelle, morale du bonheur, culte de ce qui est utile, foi dans le progrès, contestation des routines. Il aurait fallu y voir

autant d'occasions de partir à la rencontre d'autres, chrétiens ou non.

L'historien n'a pas à rêver de reconstruire le passé. D'ailleurs, combien parmi nous, pourtant riches de l'expérience du XXème siècle, sont capables d'accepter le changement, à la fois comme un signe et un défi ? Nous voici de la sorte ramenés à notre interrogation première.

*
* * *

4. L'Histoire donne-t-elle des leçons ?

Les historiens épiloguent toujours sur la condamnation du *Journal Encyclopédique* et l'Affaire Raynal. Depuis plus d'un siècle en effet, on y a vu des signes avant-coureurs de la révolution de 1789, tant est impérieuse la tendance à dépasser l'événements pour atteindre l'évolution à long terme. Pourtant, à y regarder de plus près, n'est-ce pas un anachronisme que d'aligner le foisonnement de tout un siècle selon l'unique perspective d'une révolution dont le déroulement a pris tout le monde au dépourvu ?

Par ailleurs, les intellectuels imaginent volontiers que les idées mènent le monde et que leurs livres sont les seuls véhicules des idées. Quant aux professeurs (chaque session d'examens le confirme), ils ont la candeur de croire qu'il n'y a

qu'une manière de comprendre et de traduire les idées exprimées ou cachées dans un livre.

Conditionnés de la sorte, les uns et les autres admettent que les philosophes (en vrac) préparent *la* Révolution (au singulier). En quoi *L'Esprit des Lois*, le plus lu des bréviaires politiques, annonce-t-il la Terreur ou le coup d'Etat du 18 brumaire ? Les immortels principes n'ont pas pesé lourd en comparaison de la banqueroute du Trésor Public et de la nécessité de mener, contre l'Europe coalisée, vingt ans de guerre totale et sans merci.

Qu'importent alors les tempêtes dans un verre d'eau que déchainent, à Liège, prêtres et philosophes ? Quasi rien à l'échelle européenne; beaucoup si l'on veut comprendre la fracture de l'opinion en deux partis qui s'affrontent durant près de deux siècles.

Longtemps avant 1789, deux générations déjà se sont succédé. Du côté des philosophes, un homme d'affaires comme Rousseau n'a pas la fougue d'un patriote comme Bassenge. Du côté du clergé, un Légipont ne déploie pas l'activité d'un Brosius ou d'un Feller. Le ton change aussi : aux insinuations perfides succèdent les injures. Sous la Révolution et la Restauration, il y aura quelques martyrs, beaucoup de proscrits, d'innombrables spoliations. Les Lumières sont ainsi à l'origine de deux clans, j'ai failli dire de deux races : les révolutionnaires, toujours accusés de desseins subversifs voire san-

guinaires; les conservateurs toujours taxés de tartufferie.

Ailleurs, pareille bi-polarisation de la passion politicienne n'est pas l'héritage fatal des Lumières : on ne la rencontre ni en Allemagne, ni en Hollande ou en Angleterre. Chez nous, elle s'est esquissée au temps du *Journal Encyclopédique* et elle n'était pas encore totalement effacée de la mémoire de nos parents.

Après coup, on en vient à se demander si tant d'énergies mobilisées à l'aide de caricatures et de mythes simplistes, n'ont pas été dépensées en des combats douteux, en grandes manoeuvres de parade électorale. A moins que le conflit ne soit le moyen de nous rendre conscients d'une appartenance religieuse ?

*
* * *

Le conflit tout court est la trame de l'histoire de l'Eglise. Les hérésies sont bien antérieures au Moyen Age qui eut en outre ses croisades et ses papes guerriers. La lutte armée contre les protestants, la dénonciation des philosophes, l'hostilité tantôt larvée tantôt ouverte contre les libéraux puis contre les socialistes; ensuite, ici à Liège, la mise au pas des "pottieristes"; en France, la condamnation du *Sillon* et du modernisme (et j'en passe), ces perpétuelles mises en gar-

de contre les dangers extérieurs, ont habitué les catholiques à vivre dans leur citadelle assiégée en permanence.

Dans l'Eglise liégeoise du XVIIIème siècle, remodelée par le Concile de Trente, les réflexes obsidionaux l'emportent : restrictions à la lecture de la Bible, sévérité des moeurs qui confine au rejet du corps (jansénisme et puritanisme vont de pair et continuent à donner le ton, tout au long du XIXème siècle), condamnation du monde profane (sauf sous la forme édulcorée du *De Viris (...) ad usum Delphini*), condescendance à l'égard des laïcs. Le clergé est la charpente de l'Eglise; à la limite, il est l'Eglise. On ne peut refuser à cette vision du monde cohérence et même grandeur. Elle traduit littéralement (trop littéralement, à mon sens) l'allégorie du Bon Pasteur et du troupeau.

Or il y a un revers à la médaille. Dans les victoires à la Pyrrhus remportées contre Rousseau puis contre Raynal, on aura constaté l'isolement des prêtres. Qu'ils soient évêques, théologiens de Louvain, professeurs de séminaire ou curés de paroisse, ils n'ont d'autres alliés que leurs confrères, à supposer que ceux-ci militent pour quoi que ce soit.

Pas d'alliés parmi les laïcs; pas de stratégie de rechange non plus. Le but est de réduire au silence les suppôts de Satan. Les moyens : tribunaux, sentence, rétraction ou censure. On aura reconnu cette pastorale du péché et de la peur, dont le beau livre de M. Jean Delumeau met à nu

les mécanismes et la longévité : XIII^{ème} - XVIII^{ème} siècles.

Au mot de longévité, le démographe dresse l'oreille, surtout s'il ne croit pas au miracle permanent. Une pédagogie, qui mise sur des réflexes de défense, s'impose dans un monde où l'élémentaire survie est sans cesse menacée par la guerre, la violence quotidienne, la maladie, la faim.

Je me suis efforcé de le montrer ailleurs : avant le XIX^{ème} siècle et la multiplication des ressources, la majorité de la population est littéralement astreinte au travail forcé, à de cruelles privations dès l'enfance, sans assurance que le courage et le talent soient finalement récompensés.

Une évidente leçon de l'histoire est de nous faire mesurer l'abîme qui nous sépare de cette société traditionnelle, ce "monde que nous avons perdu" mais dont la mentalité imprègne encore les gens de ma génération.

Depuis les Trente Glorieuses (1945-1974), la population liégeoise dans son ensemble est assurée du lendemain; elle s'inquiète (en paroles) de la sur-consommation. Consommer c'est devenu choisir. Le choix implique la comparaison; comparer, c'est relativiser. La tolérance n'est plus un luxe; ce sera bientôt un sous-produit de super-marché ! Une boutade aussi outrancière n'intervient ici que pour imaginer une conviction profonde : la cohérence entre

une économie (efforts de production, habitudes de consommation), une hiérarchie sociale, une pédagogie (en classe, au catéchisme, à la maison), une échelle des valeurs.

Du Moyen Age jusque bien avant le XIXème siècle, le microcosme liégeois vit, - plus exactement : il survit, - sous le signe de la pénurie. La misère est omniprésente. L'Eglise de la Contre-Réforme a fait de son clergé le fer de lance d'un combat sans répit; elle a bardé ses fidèles d'une armure d'interdits, de refus, de ce que nous avons appelé des réflexes de défense. On pense à ces insectes peints par Jérôme Bosch, enfermés dans une carapace, saisissant le damné, c'est-à-dire l'ennemi, à distance, avec des pincettes faites pour le broyer. Un exo-squelette, ce doit être bien pratique pour affronter les périls de ce genre d'existence !

Etait-ce toujours aussi indispensable pour le commun des mortels au XVIIIème siècle ? Les deux épisodes qui se sont déroulés à Liège apportent des éléments de réponse. La stratégie de la citadelle assiégée n'empêche plus les infiltrations; les fidèles sont vulnérables malgré leur exo-squelette. Les loups ravissants ne menacent pas seulement le troupeau de l'extérieur de la bergerie, mais à l'intérieur de chaque conscience.

Endiguer le mal est un labeur de tous les jours. Ce qui a pu varier, selon les générations, c'est l'urgence de tel ou tel péril, l'opportunité de tenir ou d'aban-

donner telle ou telle ligne de défense; plus positivement surtout, de repartir vers l'avant. Une des leçons de l'Histoire, c'est le changement. Nos systèmes et nos recettes seront vite périmés. Il faut s'entraîner à la vigilance, se tenir prêts pour de nouvelles rencontres. De toute manière, nous n'en connaissons "ni le jour, ni l'heure".

Références et citations sont pour la plupart signalées dans notre article intitulé *Contestataires et apologistes*, D. DROIXHE (éd.). *Livres et Lumières au pays de Liège (1730-1830)*, pp. 68-72, in-8°, Liège, Desoer, 1980, dont nous avons repris tels quels l'un ou l'autre passage. La pièce maîtresse est la thèse de William A. Bland ADDISON, *Books and printers in eighteenth-century Liège; the secularization of a culture*, XV, 707 pages, Columbia University, 1985. Des comparaisons avec la période antérieure s'imposent; cfr. Léon E. HALKIN, *Réforme catholique et police ecclésiastique dans la principauté de Liège au XVIème siècle*, dans *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, t. 75, pp. 21-33, Paris, 1989.